

Deuxième séance :
25 novembre 1994

Je vous lirai en exergue un extrait que Kleist prétend avoir trouvé dans un manuscrit indien découvert dans les ruines de Palmyre, et qu'il intitule : « La prière de Zoroastre »...

« Dieu, mon père céleste, tu as destiné l'Homme à une vie libre, splendide, opulente ; des forces à la fois humaines et animales agissent en lui à l'infini, et travaillent à le faire roi ici-bas. Or, assailli par les esprits invisibles, il est étrangement, mystérieusement, enchaîné. Aveuglé par sa propre folie, il se détourne de tout ce qui est sublime et erre parmi toutes les vanités de ce monde. On dirait même qu'il se complaît dans cet état. Si ce n'était le monde, ou les origines, ou les chants divins qui en témoignent, nous ne saurions plus, ô Seigneur, quels sont les sommets sur lesquels l'Homme doit se hisser pour regarder autour de lui. Alors, décille-lui parfois les yeux, comme à un serviteur élu, pour qu'il prenne conscience des folies de sa race. Arme-le des flèches du discours, pour qu'il s'avance rempli de hardiesse et d'amour parmi les siens, et les tire, tantôt avec violence, tantôt avec amour de l'étrange léthargie dans laquelle ils ont sombré. Je suis certes très peu digne de toi, mais tu m'as choisi pour cette mission et je m'y prépare. Pénètre-moi de la tête aux pieds du sentiment de la misère dans laquelle notre époque est plongée. Accorde-moi l'intelligence de toutes les bassesses, sottises, faussetés, hypocrisies dont elle est remplie. Donne-moi la force de manier l'arc du jugement ; de tous les projectiles dont tu disposes, confie-moi la sagesse et la prudence, afin que je traite chacun comme il le mérite. Je culbuterai, pour te plaire, le corrompu et l'incorrigible. Je terroriserai le dépravé, j'admonesterai l'égaré, je taquinerai le fou avec le bruit de ma lance au-dessus de sa tête. Apprends-moi aussi à tresser une guirlande, afin qu'à ma façon, j'en couronne celui dont tu es satisfait. Mais surtout, Seigneur, que l'amour, sans lequel rien ne réussit, pas même les choses les plus insignifiantes, te protège, Que ton royaume soit magnifié, qu'il s'ouvre à tous les espaces et à tous les temps ! Amen ! »

C'est une prière dont nous aurions bien besoin, peut-être, par les temps qui courent. J'adresserai aussi bien cette invocation à notre intention pour ouvrir la soirée

Je vais d'abord me replonger dans des considérations qui ressortissent du domaine de ce que j'ai appelé le « praticable épistolaire ». Par cette expression, j'ai voulu indiquer que Kleist s'est servi de cette correspondance pour pétrir la pâte de ses idées, de telle sorte que ces lettres sont moins des traces gardées que des tentatives souvent abouties d'explorer tel ou tel chemin du labyrinthe de sa vie. Je pars donc du principe qu'il a eu besoin de toutes ces lettres, qui nous sont parvenues, pour devenir ce qu'il a été.

Je vais d'abord vous lire une lettre qu'il a écrite à sa fiancée Wilhelmine, qui, je crois, retrace très bien ce que pouvait être le monde du Romantisme allemand, dans ce qu'il a de plus poétique, de plus créatif, quand il caressait les espoirs de réaliser les objectifs qu'avait tracés la « philosophie de la nature », une nature dont il fallait se rapprocher, mais qu'il fallait aussi retrouver en soi. Ces espoirs chez Kleist vont très tôt s'effondrer, comme je vous l'avais annoncé la dernière fois, en vous retraçant rapidement sa biographie. Mais donnons-nous, encore une fois, la possibilité de rêver avec le jeune Kleist.

Voici donc en quels termes il s'adresse à Mina (18 Novembre 1800).

« Efforce-toi donc désormais d'être très attentive, et à toutes les manifestations qui t'entourent. Aucune n'est dépourvue d'importance, chacune, même la plus insignifiante en apparence, contient quelque chose de remarquable, pour peu que nous sachions le percevoir. Et ne cherche pas seulement à percevoir ces manifestations, mais à apprendre d'elles quelque chose. Devant chacune demande-toi : Qu'est-ce que cela veut dire ? Et la réponse te rendra plus riche de quelque enseignement utile ; ou bien, si cela ne marche pas, demande au moins : Avec quoi cela présente-t-il une analogie ? Et de découvrir la comparaison avivera ton entendement.

Je vais t'expliquer cela au moyen de quelques exemples typiques.

Le fait que tu ne baisses pas la tête vers la terre comme l'animal, que tu te tiennes au contraire debout et que tu puisses regarder le ciel, qu'est-ce que cela veut dire ? – réponds-moi un jour sur ce point.

Tu as deux oreilles et seulement une bouche. Avec les oreilles tu dois entendre, avec la bouche tu dois parler. Tu penses sans doute que cela est indifférent ? On peut pourtant en tirer un enseignement d'une importance extrême. Demande-toi un jour ce que veut dire le fait que tu as davantage d'oreilles que de bouche.

Seule, tu ne peux chanter qu'une note à la fois. Seul, je ne peux chanter aussi qu'une note à la fois. Si nous voulons entendre un accord, il faut chanter ensemble. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Quand tu fais une promenade et que tu regardes en direction du soleil, tous les objets te montrent leur face sombre. On pourrait en tirer, sinon un enseignement, du moins une comparaison intéressante. Alors pose-toi un jour la question : avec quoi cela présente-t-il une analogie ?

Dernièrement, je marchais dans la nuit, dans la Königstrasse. Un homme venait en sens inverse avec une lanterne. Il éclairait son propre chemin, mais il me rejetait davantage dans l'ombre. Avec quelle qualité de l'homme cette lanterne sourde présentait-elle une analogie ?

Une jeune fille qui est amoureuse et qui veut le cacher aux autres, joue d'habitude, en présence de son bien-aimé, avec son éventail. J'appelle un tel éventail un « télégraphe d'amour ». Pourquoi ?

La tempête arrache l'arbre, mais pas la violette ; la plus légère brise du soir fait bouger la violette, mais pas l'arbre. Avec quoi cela présente-t-il une analogie parfaite ?

Ce sont des questions de ce genre, ma chère Mina, qu'il te faut te poser très souvent et chercher à résoudre. Tu trouveras toujours matière à raisonner, pour peu que tu sois tout à fait attentive à tout ce qui t'entoure. Si tu ne peux sur-le-champ répondre à la question, n'en conclus pas qu'il n'y a pas de réponse. Suspends alors seulement ta recherche, car il ne faut pas que te devienne désagréable une occupation qui peut donner un grand charme à notre vie entière, accroître l'importance des choses environnantes, et donc être pour nous d'un

agrément extrême. Je veux dire : nous servir véritablement de notre entendement. Et n'est-ce pas dans ce but que nous en avons un ? »

Voilà un texte qui me paraît très typique, n'est-ce pas, de cette période, très représentatif de cet espoir que rien dans la nature entière n'est insignifiant, que tout phénomène est digne d'attirer l'attention d'un homme qui pense. Voilà des idées susceptibles, disons, de fonder une école de poésie qui pourrait fort bien être lancée à partir d'un tel programme !

Je pense que c'est l'analyse qui est l'héritière directe de ce type d'extension du principe de raison suffisante, pour parler très précisément, comme le font les philosophes, puisque c'est une des façons d'énoncer la règle fondamentale. Tous ces conseils adressés à Mina pourraient être repris aujourd'hui. A quoi cela me fait-il penser ? Telle anecdote, tel événement de la vie quotidienne, qu'est-ce qu'ils évoquent pour moi ?

Que l'analyse, aujourd'hui finalement, est ce moyen, et un moyen tout à fait radical et systématique, de relancer – non ! de relancer : il y a longtemps que le bébé n'en est plus là – de relancer, donc, le jeu des pensées, à travers une vision bien spéciale des mots, pour créer de nouvelles métaphores et donc un nouvel amour.

Mais de quelle nature est le savoir qu'il s'agit d'obtenir, puisque, Kleist nous l'a bien dit, c'est dans le but d'obtenir un savoir, qu'il importe de se servir de son entendement de cette façon si particulière. La dernière fois, je vous ai retracé la passion du savoir qui habitait Kleist jusqu'à cette période. Mais cet auteur est un sujet qui offre cette particularité d'avoir éprouvé, dans son existence, que le savoir était marqué d'une faille irrémédiable, que plus précisément ce savoir que la nature peut offrir à la pensée, puisqu'il s'agit bien pour la pensée de tirer son savoir de la nature, est un savoir irrémédiablement troué.

Mais, ce qui est tout à fait frappant, la formulation à quoi je ferai un sort dans l'énoncé de cette expérience, qui n'est peut-être pas si extraordinaire ou si rare, bien qu'elle ait été vécue avec une force tout à fait poignante, c'est que ce soit tout de suite à la mort du sujet que la rencontre de ce trou dans le savoir fasse aboutir. La phrase que je pourrais extraire de ces lettres que je vais vous lire et analyser un peu est la suivante : « *La vérité que nous amassons ici n'existe plus après la mort.* »

Bien des philosophes ont eu des doutes tout à fait angoissants en ce qui concerne la validité de leur savoir, la crédibilité de leur science, la véracité du discours, etc. Je crois que fort peu ont pris les choses d'une façon aussi personnelle (sauf peut-être Pascal) en mettant en jeu leur existence propre et sa fin possible. C'est vraiment une question de vie ou de mort. Vous allez voir comment Kleist s'exprime en cette occasion. C'est une lettre de mars 1801, toujours adressée à Mina, qui est donc le témoin privilégié. Celle-ci lui a cependant demandé :

« *Que se passe-t-il en toi-même ? Tu me feras beaucoup de joie en m'en parlant un peu plus longuement que tu ne l'as fait jusqu'ici. Crois-moi, je n'ai aucun mal à saisir ce que tu me dis, et j'aimerais partager avec toi tes pensées majeures.* »

« *Chère Wilhelmine, plus qu'à toute autre chose, je reconnais à ces cinq lignes que tu es vraiment mon amie. Les hommes ne s'intéressent qu'à l'aspect extérieur de notre destin, le destin intérieur n'intéresse que l'ami. Nous pouvons extérieurement paraître très calmes, alors que le fond de notre âme est bouleversé – Ah, je ne peux pas te décrire à quel point cela me fait du bien d'ouvrir mon cœur à quelqu'un qui me comprend. Je ressens toujours une angoisse terrible lorsque je me trouve au milieu de gens qui partent tous du principe qu'on est un fou quand on refuse, sans fortune, un emploi. Ton jugement ne sera pas aussi sévère, n'est-ce pas ?*

Oui, quoi qu'il en soit, mon être gravite maintenant autour d'une pensée capitale qui s'est emparée de son centre et m'a profondément ébranlé. Je ne sais pas même comment condenser sur cette feuille ce qui a traversé mon âme depuis trois semaines. Mais tu dis toi-même que tu te sens capable de me comprendre. Je n'ai donc pas besoin de trop longs commentaires. Un jour, quand tu le désireras, je te parlerai plus amplement de cette pensée, de ses origines, de tout son champ d'action, et aussi de toutes ses conséquences. Pour le moment, ceci suffira. »

Et voici le texte le plus important :

« Enfant déjà (au bord du Rhin, il me semble, et grâce à un écrit de Wieland [Les Sympathies]), j'avais fait mienne l'idée que la perfection est le but de la Création. Je croyais qu'un jour, après la mort, nous passerions du degré de perfection atteint sur cet astre à un autre plus élevé, et que nous pourrions en outre utiliser sur cette autre étoile la somme de vérités amassées ici même. Une religion personnelle s'édifia peu à peu à partir de cette idée, et le désir de ne jamais m'arrêter un instant ici-bas, de progresser sans cesse vers un plus haut degré de culture, devint bientôt l'unique principe de mes faits et gestes. La culture me semblait être l'unique fin d'un digne effort, la vérité, l'unique richesse digne d'être possédée. – J'ignore, chère Wilhelmine, si ces deux concepts, vérité et culture, te sont aussi sacrés qu'à moi. – Cela serait à coup sûr nécessaire, si tu voulais comprendre dans son déroulement cette histoire de mon âme. Ils étaient pour moi si sacrés, que je sacrifiais, pour amasser la vérité et acquérir la culture, mon bien le plus précieux – tu le connais. » (Vivre avec toi tout de suite...)

« Mais je dois me résumer. J'ai découvert, il y a peu de temps, la philosophie de Kant – et il me faut à présent te révéler une de ses pensées, sans craindre que cela t'ébranle aussi profondément, aussi douloureusement que moi. Tu ne connais d'ailleurs pas suffisamment l'ensemble pour en saisir pleinement la portée. Je vais néanmoins m'exprimer aussi clairement qu'il est possible.

Si tous les hommes, au lieu de leurs yeux, avaient des lunettes vertes, ils en concluraient que les objets qu'ils aperçoivent à travers elles sont verts – et jamais ils ne pourraient savoir si leur œil leur montre les choses telles qu'elles sont, ou s'il leur ajoute quelque chose qui n'appartient qu'à lui. Il en va de même pour notre entendement. Nous ne pouvons décider si ce que nous nommons vérité est vraiment la vérité, ou si elle nous paraît seulement telle. Dans ce dernier cas, la vérité que nous amassons ici n'existe plus après la mort – et tout effort pour acquérir un bien qu'on puisse emporter dans la tombe est vain – Ah, Wilhelmine, si l'épine de cette pensée n'atteint pas ton cœur, ne souris pas d'un autre qu'elle a blessé au plus profond de son être le plus sacré. Mon unique but, mon but suprême s'est effondré, et je n'en ai plus aucun désormais. »

Il faut prendre tout à fait au sérieux ces phrases. Le désarroi de Kleist a été total. Ce qui est intéressant pour nous - je ne vais pas m'aventurer dans les arcanes de la philosophie de Kant ici, de sa lecture par Kleist, des malentendus qui s'y sont glissés, que sais-je ! - non, ce qui m'intéresse, c'est la découverte de ce trou (parlons de façon métaphorique) de ce trou dans le savoir, de cette béance qui rend la vérité éphémère, mais éphémère au point qu'elle accentue encore la finitude du sujet et le non-sens de sa mort...

Ça a déterminé une crise qui est ce à partir de quoi Kleist s'est mis à voyager et à écrire. Car il se trouve que les deux choses sont liées.

« Un matin, je voulus me contraindre au travail, mais un écœurement intérieur domina ma volonté. J'avais un indescriptible désir de pleurer à ton cou, ou de me serrer au moins contre la poitrine d'un ami... »

Une pensée me vint au milieu de ce désarroi.

Chère Wilhelmine, laisse-moi voyager. Je ne puis travailler, cela m'est impossible, n'ayant plus de but. Si je restais ici, il me faudrait poser les mains sur mes genoux, et penser. Je préfère donc aller me promener et penser. En voyage, le mouvement me sera plus profitable que de ruminer sur place... »

Ce n'est pourtant pas à Wilhelmine qu'il propose le voyage ; il ne lui demande pas de l'accompagner. Cela va peut-être vous amuser, mais c'est peut-être à cause de ses limites, de sa position de classe, ou de ce qu'il pensait de la femme. Voilà ce qu'il écrit dans une autre lettre à Wilhelmine :

« Pour devenir un être éclairé, la femme n'a finalement qu'à réfléchir à sa vocation dans le domaine de la vie terrestre. Réfléchir au but de toute notre existence éternelle, examiner si l'humanité a pour fin ultime de jouir de la félicité comme pensait Épicure, de parvenir à la perfection comme croyait Leibnitz ou d'accomplir sèchement son devoir comme prétendait Kant, ce sont choses terribles, voire nuisibles à l'homme. Comment pourrions-nous oser intervenir dans les desseins que la nature a conçus pour l'éternité, alors que nous n'en voyons qu'une parcelle infime de notre vie sur terre.

N'aventure donc pas ton entendement au-delà des frontières de ta vie. Fais confiance en l'avenir. Tu peux comprendre ce que tu dois faire en cette vie, non ce que tu dois faire dans l'éternité. Nulle divinité ne peut exiger de toi davantage que l'accomplissement de ta vocation ici-bas. Limite-toi donc à cette brève période. Ne te soucie pas de ta destinée après la mort car tu risquerais de négliger ce qui t'incombe sur terre. »

Bon... Les femmes sont plus proches de la vie, etc. Elles n'ont pas à porter le fardeau de cette existence après la mort. Et manifestement ce qui tarabuste notre ami, c'est-à-dire ce qui ancre la vérité pour lui, c'est ce qui survit au corps mortel.

Vous voyez en tout cas qu'il y a entre la nécessité de faire survivre une vérité, d'obtenir que la mort ne la détruise point, vous sentez qu'il y a un rapport étroit avec la décision d'écrire, qui est à peu près concomitante de cette crise.

Kleist devait bien se douter qu'il pouvait trouver du plaisir à écrire mais il ne s'agit plus du tout seulement de ça. Il se trouve que ce jeune homme de vingt-quatre ans ne trouve pas sa place parmi les hommes. Voici en quels termes il s'exprime. Cette fois, c'est à sa sœur (février 1801) :

« Hélas, chère Ulrike, je ne trouve pas place parmi les hommes, c'est une triste vérité, mais c'en est une ; et si je dois en donner sans détour la raison, la voici : ils ne me plaisent pas. Je sais bien que pour ce qui est de l'influence des objets extérieurs sur l'homme, il en va de même que pour l'homme et son miroir, c'est-à-dire que leur nature à tous deux est en jeu ; et plus d'un cesserait d'accuser la corruption des mœurs, s'il lui venait à l'idée que c'est peut-être seulement le miroir qui capte le reflet du monde qui est sale et gauche. Or si je me sens mal à l'aise en société, c'est plutôt parce que je ne m'y montre pas moi-même tel que je le désire, et non les autres. La nécessité de jouer un rôle et la répugnance profonde que j'en ai me rendent toute société importune, et je ne puis être gai que dans ma propre compagnie, parce qu'alors je peux être vrai. C'est ce qu'on n'a pas le droit d'être au milieu des hommes, puisque alors nul ne l'est. – Ah, il y a une triste lucidité, dont la nature, pour leur bonheur, a su épargner bien des gens, ceux qui ne voient que la surface des choses. De chaque mine elle me révèle la pensée, de chaque mot, le sens, de chaque geste, le motif – elle me montre tout ce qui l'entoure, et moi-même, dans tout leur misérable dépouillement ; et dans son cœur on éprouve du dégoût pour cette nudité. – En outre il y a chez moi une gêne inexplicable que je ne

peux pas surmonter, parce qu'elle est vraisemblablement d'origine purement physique. Je ne parviens à la dissimuler qu'avec la plus grande peine – oh qu'il est douloureux d'être parfaitement fort et libre à l'extérieur, cependant tout faible au-dedans de soi, pareil à un enfant, tout paralysé, comme si nos membres étaient liés, de ne jamais se montrer tel qu'on aimerait le faire, jamais agir librement, et de devoir même renoncer à l'essentiel tant on pressent ne pas tenir le coup, alors qu'on dépend de chaque impression venue du dehors et que la fille la plus candide ou le plus fieffé des gandins peut nous anéantir sous la moquerie la plus insipide. »

C'est à partir de ce genre d'expérience, je crois, que quelqu'un peut devenir écrivain. A partir de cette découverte que le social est du théâtre et qu'on ne peut y jouer le rôle qu'on souhaiterait.

Mais une autre condition est par ailleurs nécessaire. Il se trouve que ce jeune homme souhaiterait aussi ne pas être seulement un savant. Il souhaiterait pouvoir transformer le monde et ne pas se contenter de le comprendre. Hélas pour lui, c'est un bon lecteur de Goethe, n'est-ce pas ?

« Même le pilier auquel je me retenais encore dans le tourbillon de la vie, vacille. Je veux dire : l'amour des sciences. Une fois de plus comment me faire comprendre ? Chère Ulrike, c'est un lieu commun que dire de la vie qu'elle est un jeu difficile ; et pourquoi est-il difficile ? Parce qu'on doit perpétuellement abattre une carte, sans savoir quel est l'atout ; je veux dire : parce qu'on doit perpétuellement agir, sans savoir ce qu'il convient de faire. Le savoir ne peut pas être le bien suprême – l'action vaut mieux que le savoir. Mais si le talent se forme dans le silence, seul le torrent du monde forme le caractère. Ce sont là deux fins différentes, auxquelles conduisent deux chemins différents. Si on ne peut pas les réunir, laquelle choisir ? La plus haute, ou bien celle vers quoi nous pousse notre nature ? – Et là encore, si la vérité seule était mon but. – ah, c'est si triste de n'être que savant. »

Je pense qu'il est important de s'attarder sur tous ces textes que je cite à plaisir pour votre édification, mais aussi pour faire avancer mon propos. Ils me permettent de vous faire comprendre par où Kleist est vraiment passé, mais dans le même temps de vous montrer par quels moyens il s'est frayé son chemin à travers des actes de parole dont l'occasion lui a été donnée du fait même d'avoir pu s'exprimer dans son praticable épistolaire, en s'y adressant à des correspondants privilégiés, des femmes, qui ont soutenu, voire provoqué les formulations que je vous ai lues, de telle sorte que ce soit pour finir à partir de ces énonciations qu'il nous apparaisse qu'il a pu parvenir à prendre des décisions. Ayant écrit de telles lettres, il s'est vu tenu par les conséquences qu'avaient ses propos. Ce n'étaient pas des écrits en l'air.

C'est dans cet esprit que je vais vous lire une dernière lettre qu'il écrit à son ami Rühle et qui concerne cette fois l'écriture elle-même.

Août 1806. « Je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit que nous devons faire quelque chose ensemble. Qui en ce monde aurait envie d'être heureux ? Fi, je voudrais presque te dire : honte à toi, si tel est ton désir ! Quelle étroitesse de vues il faut, ô cœur noble, alors que tout s'achève dans la mort, pour désirer quelque chose ! Nous nous rencontrons, nous nous aimons l'espace de trois printemps : et nous nous fuyons pour une éternité. Rien ne mérite d'être désiré, si l'amour ne le mérite pas ! Ah, il doit exister en dehors de l'amour, de la gloire, du bonheur et des autres x, y, z, autre chose que nos âmes ne soupçonnent pas.

Ce ne peut être un esprit malfaisant qui veille aux destinées du monde ; mais seulement un esprit insaisissable ! Est-ce que nous ne sourions pas lorsque les enfants pleurent ? Songe donc, cette permanence infinie ! Des myriades d'instant, dont chacun est une vie, et pour

chacune d'elles une apparence telle que ce monde ! Comment peut donc s'appeler la petite étoile qu'on voit sur Sirius quand le ciel est clair ? Et tout cet immense firmament que l'imagination ne peut évaluer, rien qu'un grain de poussière en regard de l'espace infini ! Entre deux feuilles de tilleul, le soir, quand nous sommes allongés sur le dos, une perspective qui contient plus de pressentiments que les mots n'en peuvent exprimer et les pensées en contenir ! Viens, faisons ensemble quelque chose de bien, puis mourons ! (...) Mais revenons-en à la vie ! Aussi longtemps qu'elle durera, j'écrirai des tragédies et des comédies. Je viens d'en envoyer une hier à Marie von Kleist, tu en as vu la première scène à Dresde. C'est *La Cruche cassée*. Dis-moi sans réserve, en tant qu'ami, ce que tu en penses et ne crains pas ma vanité. L'idée que je me fais de mes dons n'est plus qu'une ombre, comparée à celle que j'avais à Dresde. La vérité, c'est que je trouve beau ce que j'imagine, mais non ce que je réalise. Si j'étais bon à autre chose, je le ferais de bon cœur : j'écris uniquement parce que je ne puis m'en passer. Tu sais que j'ai de nouveau abandonné ma carrière. »

Quelle est donc une telle contrainte : « J'écris uniquement parce que je ne puis m'en passer » ? Et comment se fomentent donc la découverte d'une vocation littéraire ? Ce sont de telles questions que les textes que je vous cite peuvent nous aider à poser. Je voudrais plus précisément me pencher avec vous ce soir sur ce passage au théâtre, à l'écriture pour le théâtre, mais non sans vous faire remarquer que la première pièce qu'il écrit (à 24 ans en 1801; qu'il ne publiera qu'en 1804 anonymement ; qui s'appelait au départ *La famille Gutierrez*, un nom espagnol : ça se passait en Espagne ; qu'il finit par situer en Souabe, et qui s'appellera *La famille Schroffenstein*) – non sans vous faire remarquer, donc, que cette pièce est une prise en considération absolument magistrale des conséquences ultimes du fait qu'il a perdu la religion personnelle de son enfance, cette religion du savoir à laquelle vous avez vu qu'il avait cru de toutes ses forces.

Or rompre avec une religion personnelle implique *a fortiori* qu'on ait à rompre avec la religion des Pères, une religion, je le fais remarquer en passant, sans laquelle aucun pouvoir ne parvient à la légitimité, pas même celui de l'Armée. Autrement dit, lorsque je vous ai parlé la dernière fois de la rupture de Kleist avec l'armée, avec la carrière militaire, et que je vous ai lu des lettres à ce propos, je n'avais pas prévu aussi clairement que je serais amené aujourd'hui à vous parler de sa rupture avec l'Église.

Tout se passe comme si la faillite de la religion personnelle devait entraîner la chute de toute religion révélée. Et cela d'autant plus que c'est, la plupart du temps, pour colmater les brèches de la religion personnelle qu'un sujet s'engouffre dans la religion collective, dans le dogme, dans le fanatisme, etc.

Passer à la fiction pour Kleist va lui permettre de démontrer – c'est peut-être le point le plus important de ce que je voudrais dire ce soir – que le lien entre le subjectif et le collectif passe par la croyance. Sans croyance, à la limite pas de société, pas de vie en société, pas d'identification possible, puisque vous sentez bien qu'on retrouve ici le thème freudien de : « Psychologie des Masses et analyse du Moi ».

S'il n'y a donc plus moyen de s'appuyer sur la croyance pour colmater le trou qui affecte le savoir, on peut se demander : quel est le trou le plus manifeste dans le savoir ? Celui de la cause d'une mort, cette mort qui peut tout emporter de la vérité, des acquis du savoir, et peut vous toucher alors même que vous êtes dans la fleur de l'âge.

Comment faire mieux sentir les ravages de la croyance, sinon qu'à propos de ce qui peut se passer dans la tête d'un père et d'une mère lorsqu'ils perdent un enfant ? Ça va être le sujet de *La famille Schroffenstein* : l'insupportable de la mort des enfants.

Mais je voudrais tout de suite annoncer, avant de m'engager dans la lecture, de cette Famille Schrockenstein, que ce thème de la mort de l'enfant, de l'absurdité, de l'insupportable de cette mort rejoint celui des catastrophes naturelles qui peuvent entraîner des morts collectives tout aussi absurdes. Et justement, c'est par ce biais que je vais introduire le lien sous-jacent entre l'écriture théâtrale et l'écriture de fiction, à savoir ces nouvelles que parfois Kleist écrit en même temps que des pièces de théâtre. Et s'agissant de catastrophes collectives, je veux parler de deux nouvelles qui s'appellent : *Le Tremblement de Terre au Chili* et *l'Enfant Trouvé* ; dans un cas, un tremblement de terre, dans l'autre, la peste. Or, dans l'un et l'autre cas, la critique de la religion est d'une violence rarement atteinte.

Je vous rappelle l'histoire du *Tremblement de Terre au Chili* :

Un jeune homme et une jeune fille s'aiment d'amour tendre. Ce jeune homme ne peut épouser cette jeune fille, ce serait une mésalliance. La jeune fille est désespérée que ses parents refusent. Les parents la mettent au couvent. Le jeune homme arrive à s'introduire au couvent ; ils ont des occasions de se voir, et pour finir la religieuse est enceinte. L'outrage est tel qu'elle va être conduite au bûcher. Et c'est précisément quand elle va être conduite au bûcher que le tremblement de terre a lieu.

Le jeune homme qui l'a engrossée est en prison. Apparemment la personne qui raconte l'histoire, c'est ce jeune homme qui est, lui, sauvé miraculeusement de ce tremblement de terre. Il y a 50 000 morts. C'est la catastrophe naturelle la plus absolue. Quand elle a lieu, il était sur le point de se suicider ; il voulait mourir en même temps que la femme qu'il aime. Or le tremblement de terre va l'en empêcher. Il s'enfuit. A l'extérieur de la ville, il retrouve des gens ; il n'ose pas trop se montrer. Oh, miracle ! Il trouve cette jeune fille qui, elle aussi, a miraculeusement échappé aux flammes. Ils sont protégés par un homme de bien. Il a un enfant. Un *Te Deum* a lieu dans la cathédrale. Tout à fait normalement ils ont envie d'aller à ce *Te Deum*. Tout le monde n'y va pas, mais cet homme de bien va dans la cathédrale, tenant dans ses bras son enfant, et on laisse le bébé de la religieuse à la garde de la femme de cet homme de bien. Ils entrent dans la cathédrale, et le prêtre de fulminer, bien sûr, contre cette jeune fille, contre les crimes dont la société s'est montrée coupable, etc.

C'est le jugement de Dieu qui a attiré cette catastrophe sur nous... Bien sûr, un cordonnier qui avait servi la famille de cette jeune fille la reconnaît, la montre du doigt, et on assiste à un lynchage par la foule à partir du sermon de ce prêtre. Je ne fais que raconter l'histoire. Lisez le texte de Kleist qui est d'une rare violence. Voltaire, ce n'est rien à côté, quand il cherche à « écraser l'infâme ».

L'Enfant Trouvé, c'est encore pire.

Un négociant arrive à Rome avec son fils dans une voiture. Il tombe sur une épidémie de peste. Il décide de partir, de ne pas entrer en ville. A ce moment là, il y a un enfant qui lui court après, qui lui dit : « Mes parents sont morts de la peste, sauvez-moi, prenez-moi avec vous ! » Il se laisse apitoyer, prend cet enfant, tombe sur les douaniers qui l'arrêtent, l'obligent à entrer dans la ville, à donner des comptes. Pourquoi emmenez-vous cet enfant ? etc. Donc il entre en ville, et son fils est contaminé par la peste et en meurt. On le laisse repartir. A ce moment-là, le même enfant lui demande s'il peut repartir avec lui à présent que c'est devenu possible. Le brave homme, la mort dans l'âme, accepte de prendre cet enfant trouvé avec lui.

Il arrive à Venise chez lui et sa femme, elle aussi, accepte d'adopter cet enfant. Petit à petit, ils lui donnent une bonne éducation. Il se trouve que cet enfant est doué, apprend vite ce qu'il faut apprendre. Il a simplement des faiblesses un peu coupables pour le sexe. Kleist

laisse entendre que ce n'est justement pas merveilleux dans ce couple sur ce plan-là. Il y a, semble-t-il, une disparité d'âge. La femme a été courtisée dans sa jeunesse par un jeune homme. Il y a eu un incendie. Ce jeune homme a essayé de la sauver. Il y est parvenu, mais est mort dans les flammes. Ce jeune homme s'appelle Colino. Dans sa chambre, elle vit avec une image de Colino qui se trouve dans une niche derrière un rideau.

L'enfant trouvé s'appelle comme par hasard Nicolo. Il s'aperçoit que cette dame vit dans le souvenir éperdu d'un homme dont le nom s'écrit avec les mêmes lettres que le sien. Il lui joue le mauvais tour, un jour, de vouloir la surprendre déguisé avec les vêtements du jeune homme du tableau. Il cherche à l'embrasser alors qu'elle s'est évanouie. Il est surpris par son père adoptif qui revient d'une façon imprévue. Cet homme trouve tout cela absolument insupportable et veut le renvoyer. A ce moment-là, l'autre lui répond : mais c'est à vous de partir ! Effectivement, tous les papiers ont été faits pour que Nicolo hérite de tous les biens. C'est donc le bienfaiteur qui se retrouve ayant tout perdu, avec une femme absolument inguérissable d'angoisse.

Que se passe-t-il effectivement ? Ce Nicolo a la protection de l'Église, il est soutenu par le prieur d'un couvent de Carmes. C'est d'ailleurs par l'entremise de sa maîtresse qu'il a appris tout ce qui concerne l'amour de sa belle-mère, puisque celle-ci va se confesser chez le prieur, lequel lui a raconté cette histoire, sous le sceau du secret évidemment. Nous sommes au XVIII^e siècle, on peut imaginer ce genre de choses comme assez courant. Le beau-père, quand il voit que Nicolo a obtenu gain de cause, qu'il a la protection de l'Église, revient dans sa maison et assassine Nicolo en lui écrasant la tête contre un mur, comme il l'aurait fait pour un serpent qu'il aurait élevé dans son sein.

Le vieil homme est reconnu coupable et condamné, Mais c'est ici que l'histoire devient très belle dans la mesure où il se trouve que, dans les États du pape, on ne peut exécuter quelqu'un, s'il n'a pas été au préalable entendu par un prêtre. Or cet homme refuse de voir un prêtre, ce qui fait que sa peine est constamment différée. Et pourquoi refuse-t-il si obstinément ? Parce qu'il veut absolument être exécuté avec l'assurance d'aller en enfer, pour pouvoir y poursuivre Nicolo de sa haine. On est obligé, c'est ainsi que l'histoire se termine, d'exécuter cet homme à la va-vite et sans qu'il ait vu de prêtre. Mais l'on peut donc comprendre que c'est le mythe religieux en tant que tel que cette histoire permet de dénoncer. Voilà donc deux nouvelles qui vous montrent jusqu'où peut aller Kleist dans la violence lorsqu'il s'agit de dénoncer l'Église et toute croyance religieuse, serait-ce par le biais de la fiction. Mais n'allons pas si vite en besogne. Je ne voudrais pas que vous pensiez que les choses ne sont pas complexes et difficiles, serait-ce à propos de cette dénonciation de la religion.

Il y a une autre nouvelle qui s'appelle *La Sainte Cécile ou la puissance de la musique*, où quatre frères viennent dans une ville de Belgique. Ce sont des fanatiques, à une époque de la Réforme dans ce qu'elle a de plus violent.

Ils viennent dans une ville catholique, avec, semble-t-il, la bénédiction du pouvoir, qui a tourné, qui est à présent plutôt protestant et iconoclaste, de telle sorte que, lorsque ces jeunes gens veulent mettre à sac une église dans laquelle il y a de très beaux vitraux, de très belles peintures, ils pensent pouvoir le faire en toute impunité.

Accompagnés d'une troupe de malfrats, il se décident à passer à l'action. La supérieure du couvent a été mise au courant et son ultime arme est de faire jouer une messe d'un auteur ancien, extrêmement belle. Malheureusement, le chef de chœur, qui est une religieuse, est malade. On se demande si elle va pouvoir jouer cette messe. Tous les choristes

sont prêts, mais le chef de chœur n'est pas là. Mystérieusement, semble-t-il, et juste à la dernière minute, ce chef de chœur apparaît. En fait, il sera démontré qu'elle n'est pas sortie de sa chambre et que c'est un ange qui a été dépêché, peut-être par la divinité, pour diriger cette messe. Elle est jouée et magnifiquement chantée. Elle est tellement belle que, non seulement aucun des quatre frères n'ose lever son arme contre les vitraux et les statues, mais qu'en plus ils se retrouvent tous les quatre en extase, en pleine crise mystique, et qu'on doit les faire interner. Plus tard, leur mère arrive dans cette ville, à la recherche de ses enfants qu'elle retrouve à l'asile, où ils sont toujours en train d'essayer de chanter cette messe d'une voix absolument insupportable pour tous les fous environnants.

Donc, ce n'est pas toujours simple ! La religion n'est pas seulement le mal et Kleist n'est pas Voltaire. Il ne fait pas dans l'idéologie. De vouloir éradiquer la religion, voire seulement un aspect de la religion, à savoir l'attachement aux images, au nom d'une autre religion, peut mener à la folie.

En quoi la psychanalyse est-elle impliquée dans tout ça, puisque je vous ai dit la dernière fois que je faisais, non pas de la psychanalyse **appliquée**, mais de la psychanalyse **impliquée** ?

Je crois que la croyance en tant que condition de toute identification est une des terres vierges du freudisme. Et cela, dans la mesure même où est restée en friche une terre qu'il avait pourtant très nettement balisée, lorsqu'il remarque, dans le Manuscrit M des Lettres à Fliess, que la croyance ou le doute sont ce qui peut éluder le refoulement. C'est dit très vite, et dans le style de l'intuition fulgurante. Il dit aussi que cette croyance, exactement comme il l'énonce à propos du temps, n'a pas de contrepartie dans l'inconscient.

Eh bien, je m'appuierai sur ce postulat : la croyance peut éluder le refoulement, pour démontrer comment, lorsqu'elle s'est installée, une croyance peut donc laisser voir à ciel ouvert des choses qui ne pourraient pas être dites autrement.

Pour aller encore plus loin, je voudrais dire qu'il serait temps que la croyance soit thématifiée dans la psychanalyse, dans la mesure où l'institution psychanalytique se constitue sur la base d'une croyance : soit au père mort, soit à un enfant mort. Vous êtes sans doute déjà familiarisés avec la première croyance. Je voudrais ce soir pour finir, en abordant la lecture de cette pièce : *La Famille Schroffenstein*, vous familiariser avec la seconde : celle qui s'origine dans la mort d'un enfant.

Je vais à présent entrer dans l'exposition de son intrigue, non sans vous avertir qu'il vous faudra vous rendre attentifs au fait que cet enfant, de la mort duquel une famille va accuser l'autre d'être coupable, il vous faudra imaginer qu'il se pourrait bien que cet enfant mort, ce soit l'inconscient. Ce ne sera donc pas seulement deux familles apparentées et ennemies, mais une institution analytique qui accuse une autre institution analytique, d'avoir tué cet enfant. Kleist est là pour nous montrer la voie ! Et je suis persuadé que sa lecture peut éclairer ce qui se passe aujourd'hui parmi nous et au cœur de l'institution analytique.

La scène commence dans une église où est dressé le cercueil d'un enfant. Dans cette église un chœur chante un chant de haine. Puis tous les membres d'une famille défilent et communient sur l'hostie dans la haine de l'ennemi qu'ils désignent à savoir, tout bonnement, leur cousin.

Les Schroffenstein se divisent en deux familles. Nous sommes ici à Rossitz et de l'autre côté du lac, il y a Warwand. Bien évidemment, les responsables de la mort de cet enfant, ça ne peut être que les autres Schroffenstein, ceux d'en face.

Pourquoi ? Parce qu'il y a un contrat d'héritage qui dit que si une des familles se retrouve sans héritier, tout son bien revient à l'autre. Rien de plus banal.

Je vais vous donner une idée de cette scène. Le père s'appelle Rupert, le fils Ottokar.

« OTTOKAR : Je jure vengeance tout comme toi !

RUPERT : Le nom, mon fils, nomme le nom !

OTTOKAR : Vengeance, je le jure, contre le comte Sylvester Schroffenstein !

RUPERT : Non ! Ne te méprends pas ! Une malédiction comme la nôtre parvient à l'oreille de Dieu, lequel arme d'éclairs chaque mot. C'est pourquoi, pèse-les en conscience. Ne dis pas Sylvester, dis : sa maison toute entière ; la chose ainsi sera plus sûre.

OTTOKAR : Vengeance, je le jure ! Vengeance contre la maison assassine de Sylvester !

(Il reçoit la communion.)

RUPERT : Eustache, à toi !

EUSTACHE : Epargne moi ! Je suis une femme.. (Malgré un tel prénom, c'est la femme de Rupert)

RUPERT : Et la mère du mort aussi !

EUSTACHE : Ô Dieu ! Une femme, comment pourrait-elle se venger ?

RUPERT : Par la pensée. Étrangle-les dans ta prière. Je le sais, Eustache, les hommes sont les vengeurs et vous êtes les pleureuses de la nature. Mais qu'on ne me parle plus de nature. C'est une fable aimable et heureuse de l'enfance (Vous le voyez, nous sommes loin de la nature dont je vous parlais au début de cette séance) racontée à l'humanité par les poètes, ses nourrices. Confiance, innocence, fidélité, amour, religion, crainte des dieux, cela n'a pas plus d'existence qu'un animal doué de parole. Même le lien sacré du sang est déchiré et les cousins et les enfants d'un même père visent de leurs poignards, visent leurs poitrines. Oui, vois, l'ultime sentiment humain pour l'être au berceau s'est éteint. On raconte que des louves ont allaité des enfants, que des lions ont épargné l'unique progéniture d'une mère. J'attends qu'un ours prenne la place d'un oncle pour Ottokar. Et parce qu'ainsi tout s'est transformé, que les hommes ont échangé leur nature avec les bêtes, il faut aussi que la femme change la sienne, qu'elle chasse de son cœur le joyau amour qui n'est pas de mise pour y mettre la pacotille de haine. »

La nature est donc à subvertir. Un messager est constitué, un certain Aldöbern, que Rupert envoie chez Sylvester.

Il se trouve dans cette église un familier, Jérónimus, tout étonné d'entendre tout cela. Il ne comprend pas comment cette haine se déferle et pourquoi. Le personnage qui nous représente, nous, public, est ce Jérónimus, cet homme qui se trouve sur scène auprès d'Ottokar et qui a été jusque là son ami.

« JÉRONIMUS : Un mot, comte Ottokar !

OTTOKAR : C'est toi Jérôme ? Bienvenue ! Comme tu vois, nous sommes affairés. Il me reste à peine le temps d'ajuster mon armure. Eh bien, qu'y a-t-il ?

JÉRONIMUS : Je viens de Warvand ;

OTTOKAR : Ah ? De Warvand ? Et alors ?

JÉRONIMUS : Sur ma foi, je prends leur parti ;

OTTOKAR : Le parti de Sylvester ? Toi ?

JÉRONIMUS : Car jamais des hostilités n'ont été engagées aussi vite et d'une manière aussi

étourdie.

OTTOKAR : *Explique-toi.*

JÉRONIMUS : *Je pense que c'est à toi de t'expliquer. J'étais ici près de ces bancs, debout comme un fou à qui un magicien montre des bouffonneries.*

OTTOKAR : *Comment, tu ne saurais rien ?*

JÉRONIMUS : *Tu entends, je te dis que je viens de Warvand, où Sylvester, que vous traitez de tueur d'enfant, s'occupe d'attraper les moustiques qui volent autour de sa fille. »*

Donc étonnement non feint de Jérónimus qui essaie de comprendre comment on a pu en venir là. Et voilà ce que lui est répondu :

« OTTOKAR : *Parlons clair, Jérôme ! Dieu nous a donné ce bonheur rare de reconnaître la cohorte de nos ennemis, facilement, sans ambiguïté, comme un chiffre rond. Warvand. Tout tient dans ce mot ; comme du poisson dans une boîte. Et maintenant que tout presse, il n'est plus vraiment temps de finasser, d'extraire à grand peine le jus d'un petit grain d'ambiguïté. Aussi, soyons brefs et disons : tu es de Warvand [...].*

JÉRONIMUS : *Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je suis une crapule, c'est cela ?*

OTTOKAR : *Si tu veux le savoir, penche-toi sur ce cercueil. »*

Jérónimus ne comprend absolument pas. Vous voyez comment le fanatisme est déjà parfaitement bien décrit et appréhendé... Alors, il s'adresse au bedeau qui est le seul à être resté dans l'église quand tout le monde est parti. Il essaie quand même de savoir d'où vient tout cela. Le bedeau lui explique l'histoire du contrat d'héritage.

« JÉRONIMUS : *Au fait, vieux ! Cela n'a rien à voir avec le fait !*

LE BEDEAU : *Eh, monsieur, le contrat d'héritage a à voir avec le fait, ou alors c'est comme si tu disais que la pomme n'a rien à voir avec le péché originel. »*

Jérónimus le pousse : Mais qui vous dit que cet enfant a été tué ? Et par qui ? Et dans quelles circonstances ?

On a, en effet, trouvé deux hommes de Warvand près du corps de l'enfant, les armes à la main. On a pris ces hommes. On les a torturés. L'un est mort sous la torture sans pouvoir rien dire, et l'autre a pu dire un seul mot : « Sylvester », et puis il est mort, en pleine place publique. Bien sûr, il n'y a pas de quoi convaincre quelqu'un comme Jérôme qui n'arrive donc pas à savoir ce qui s'est passé et comment ça s'est passé.

La scène suivante nous met en présence d'Ottokar, fils de Rupert, et de Johann, fils naturel de Rupert. Ils se disputent un voile.

« OTTOKAR : *D'où te vient ce voile ?*

JOHANN : *Je l'ai trouvé dans la vallée de Sainte Croix.*

OTTOKAR : *Tu ne connais pas la nom de la personne qui l'a perdu ?*

JOHANN : *Non.*

OTTOKAR : *Bon, ça ne fait rien. »*

En fait, il le cuisine et finalement Johann raconte comment il a eu cette écharpe.

JOHANN : Il y a cinq semaines – non, cela fera cinq semaines demain, que ton père emmenait avec lui toute sa suite à cheval pour chasser dans les forêts. Aussitôt comme un arc qui se détend tous les chevaux dans le tumulte s'élancent de la place vers les champs. Mon cheval, indompté et surnois, que le son des cors et le claquement des fouets et l'aboïement des chiens rendent plus sauvage encore, remonte le flot, un cheval après l'autre et bientôt sa tête devance le cheval de ton père. Avec force je tire sur les rênes mais, comme si un éperon l'avait touché, voici qu'il allonge encore sa course et jaillit de la horde comme la flèche hors de son arc. J'arrive encore à l'entraîner sur ma droite, en amont, sur des brisées ; mais comme je dois emboîter le pas à ce que je vois avant de pouvoir bien me rendre compte de ce que je vois, très vite c'est la chute, cheval et chevalier dans le bas d'une rivière.

OTTOKAR : Dieu soit loué que je te voie devant moi sur la terre ferme. Qui donc t'a sauvé ?

JOHANN : Qui, demandes-tu ? Ah, faut-il le dire d'un mot ! Je ne peux le dire comme je le pense, c'était une jeune fille nue.

OTTOKAR : Comment ? Nue ?

JOHANN : Pure, rayonnante, comme une déesse sortant du bain. Je l'ai seulement vue fuyante dans sa beauté car, lorsque mes yeux recouvrèrent la lumière, elle se couvrait.

OTTOKAR : Et puis ?

JOHANN : Ah ! C'était comme un ange désormais vêtu qui s'avancait vers moi, car elle accomplit l'office des anges, releva d'abord mon corps, ensuite délia rapidement le voile qu'elle portait sur sa tête pour endiguer le fleuve de mon sang.

OTTOKAR : Ô bienheureux !

JOHANN : J'étais assis immobile comme une colombe dans la main d'un enfant.

OTTOKAR : Et elle ne parlait pas ?

JOHANN : C'étaient comme des sons de cloches. Elle m'a demandé, toujours affairée, qui j'étais, d'où je venais... Elle s'effraya vivement quand elle apprit que j'étais de Rossitz.

OTTOKAR : Comment ? Et pourquoi ?

JOHANN : Dieu sait. Toujours est-il qu'elle acheva rapidement son office, me laissa le voile et disparut. »

Cette jeune fille, ils vont se la disputer. Elle n'est autre qu'Agnès, la fille de Sylvester. Elle refuse bien sûr de dire son nom. Mais Ottokar, dès qu'il l'a vue, est tombé amoureux, et Johann également. Il semble que ce soit une apparition, un ange, une femme irrésistible. Tous les deux cherchent à savoir son nom qu'elle refuse de dire, et pour cause... Les deux jeunes gens décident de l'appeler Marie, entre eux. Arrive Jérónimus qui, semble-t-il, s'est laissé retourner.

« JÉRONIMUS : Je dois te dire que j'ai changé d'avis, je dois effacer l'opinion mauvaise que tu as de moi et, si possible, t'en inspirer une meilleure. Dieu sait que c'est une affaire pénible. Ottokar, n'en parlons plus. Tu peux me croire, je ne savais rien de tout ce qui s'était passé. Si tu ne me crois pas, alors, comme il te plaira. Je n'ai pas envie de me blanchir devant toi. Si tu peux supporter de me méconnaître ainsi, par Dieu, je peux bien le supporter aussi.

OTTOKAR : Que dis-tu Jérónimus ?

JÉRONIMUS : Je sais pourquoi tu persistes dans ta méfiance. Il est vrai et je ne le nierai jamais, oui, je pensais prendre la jeune fille pour femme. Mais si jamais je devais faire alliance avec des assassins, que la main du bourreau brise mon blason ! Ottokar, qu'as-tu ? Qu'est-ce qui t'a si soudainement et si profondément ému ?

OTTOKAR : Donne-moi ta main. Que tout soit pardonné !

JÉRONIMUS : Des larmes, pourquoi des larmes ?

OTTOKAR : Laisse-moi, il me faut l'air libre. »

Vous voyez bien, l'amour aussi est sujet à caution, puisque c'est lui qui explique ici que Jérôme déclarant qu'il n'aimera plus Agnès soit immédiatement reconnu et pardonné. Le spectateur, lui, sait de quoi il retourne.

Mais passons maintenant dans la maison d'en face, chez les Schroffenstein de Warvand. Là, il y a le grand-père, Sylvius, qui a dû renoncer au trône parce qu'il est devenu aveugle. Ce grand-père discute avec sa petite fille, Agnès. La symétrie est parfaite entre les deux familles sauf que la mort d'un enfant a eu lieu précédemment à Warvand.

« SYLVIUS : Agnès, où est Philippe ?

(c'est le nom de l'enfant mort)

AGNÈS : Bonté divine ! Je te le dis tous les jours, et je te l'écrirais noir sur blanc si tu n'étais pas aveugle ! Approche, je vais te l'écrire dans la main.

SYLVIUS : Cela aide ?

AGNÈS : Cela aide, crois-moi.

SYLVIUS : Ah, cela n'aide pas !

AGNÈS : Cela aide contre l'oubli.

SYLVIUS : Mais pas contre le souvenir.

AGNÈS : Bon père...

SYLVIUS : Chère Agnès !

AGNÈS : Touche ma joue pour voir.

SYLVIUS : Tu pleures ?

AGNÈS : Je sais bien que le révérend me gronderait, mais je crois qu'il ne comprend pas. Car, vois-tu, tout comme je ris sans le vouloir si quelqu'un se montre ridicule, je dois pleurer si quelqu'un meurt.

SYLVIUS : Pourquoi donc, selon le révérend, ne dois-tu pas pleurer ?

AGNÈS : Il dit qu'il est bien, là où il est.

SYLVIUS : Le crois-tu ?

AGNÈS : Il est certain que le révérend doit s'y connaître, mais je crois qu'il ne dit pas toute sa pensée. Car Philippe se sentait bien ici, comment pouvait-il en être autrement ? Nous l'aimions, il était bien, près de nous. Maintenant, ils l'ont couché dans la tombe – ah, c'est atroce ! Certes, le révérend dit qu'il n'est pas dans la tombe ; ou, pour le dire exactement, qu'il est dans la tombe, certes, mais – ah ! Je ne peux pas te le répéter. Qu'importe ! Je le vois où il est, à la bosse que fait la terre. Car d'où viendrait cette bosse ?

SYLVIUS : Juste ! Très juste ! Agnès, le révérend a tout de même raison. Je le crois avec confiance.

AGNÈS : Avec confiance ? Voilà qui est bien étrange. Alors, oui peut-être bien qu'il en est autrement. Car d'où viendrait la confiance ?

SYLVIUS : Comment veux-tu t'y prendre, Agnès ?

AGNÈS : Que veux-tu dire ?

SYLVIUS : Je veux dire, comment y croire ?

AGNÈS : Il me faut d'abord apprendre, père.

SYLVIUS : Comment ! Tu n'as pas fait ta confirmation ? Dis ! Quel âge as-tu donc ?

AGNÈS: Bientôt quinze ans.

SYLVIUS: Vois! Un chevalier pourrait déjà te mener devant l'autel! AGNÈS: Tu crois?

SYLVIUS: Tu le voudrais bien, n'est-ce pas? AGNÈS: Ça, je ne le dirai pas.

SYLVIUS : Je n'ai pas besoin de ta réponse. Dis à ta mère de faire venir pour toi le confesseur.

AGNÈS: Écoute! Elle vient, ma mère. SYLVIUS: Dis-le lui tout de suite.

AGNÈS: Non, j'aime mieux que tu le lui dises, toi, elle pourrait le mal prendre, venant de moi.

SYLVIUS: Agnès! Approche ma main de ta joue. AGNÈS: (se dérobant) A quoi bon ? »

Vous voyez, tout de suite la croyance et la religion nous sont indiquées par la présence du révérend, l'impossibilité de faire un deuil dans cette famille. « Il dit qu'il est bien ». « Le crois-tu? ».

Comment avoir confiance en une croyance?

Il n'y a pas d'autre moyen apparemment que par un sacrement: la confirmation.

Mais y aura-t-il des sacrements pour toute la vie? Et, surtout lorsque la méfiance s'installe. Car, bien sûr, la mort de Philippe n'a pas été prise comme un événement naturel.

La scène suivante est celle où on veut donner les chevaux avec lesquels jouait Philippe. Agnès dit que les fantassins étaient de Rossitz.

« AGNÈS: Ces cavaliers, disait-il, ce sont nous, et ces fantassins sont de Rossitz.

SYLVIUS: Non, ce n'est pas juste, ce que tu dis. Les fantassins n'étaient pas de Rossitz, Ils étaient l'ennemi.

AGNÈS: Précisément, c'est ce que je veux dire: l'ennemi de Rossitz. SYLVIUS: Mais non, Agnès, mais non. Qui te dit que les gens de Rossitz sont nos ennemis?

AGNÈS: Ce que j'en sais, tous le disent.

SYLVIUS: Ne le répète pas après eux. Ce sont nos amis, des parents proches.

AGNÈS: Ce que tu peux dire! Ils ont empoisonné mon frère, ton petit-fils, et ils ne seraient pas l'ennemi?

SYLVIUS: Empoisonné! Notre Philippe!

GERTRUDE: Mais enfin, Agnès, la jeunesse porte toujours le secret dans son cour comme un oiseau dans la main.

AGNÈS: Quel secret? Tous les enfants du château le connaissent. Et toi-même, ne l'as-tu pas dit publiquement?

GERTRUDE: L'ai-je dit? Et publiquement? Qu'est-ce que j'aurais dit publiquement ? Je t'ai confié en secret qu'il se pourrait, qu'il est possible, qu'il semble bien...

SYLVIUS: Gertrude, ce n'est pas bien de dire cela.

GERTRUDE: Je n'affirme rien, tu entends ? Je ne veux accuser personne de cette action, je veux me taire sur tout.

SYLVIUS: Mais tu les accuses d'être éventuellement coupables. »

Gertrude répète les événements et ses interprétations, essayant d'indiquer sur quel terrain elles se fondent. Arrive Sylvester, qui est donc le roi en place. Nous avons donc une très belle symétrie dans cette pièce. Rupert, roi de Rossitz est un fou furieux. Sa femme cherche au contraire à l'apaiser et à trouver une échappatoire pour éviter la guerre. Là, c'est Sylvester qui est un homme intègre, qui veut absolument éviter la guerre, et c'est sa femme qui n'arrive pas à faire le deuil de son fils Philippe qui cherche à pousser son mari à faire la guerre.

Voilà ce très beau dialogue entre eux:

« SYLVESTER: *Qu'est-ce que cela signifie ? Je m'étonne. O par le ciel, Gertrude, la fautive c'est toi! La méfiance est une maladie noire de lame et pour l'œil malade tout, même l'innocent et pur, revêt le costume de l'enfer. Il noue subtilement l'insignifiant, le commun, l'absolument quotidien, comme on le ferait de fils dispersés pour constituer une image qui nous jette dans l'effroi par ses formes horribles. Gertrude, c'est une chose très grave.*

GERTRUDE: *Mon cher époux!*

SYLVESTER: *N'aurait-il pas mieux valu garder pour toi cette lumière qui, comme tu le prétends, t'a été révélée, plutôt que d'éclairer d'un rayon aussi ambigu cette journée qui, si elle avait vu ce que tu dis, serait couverte pour l'éternité d'une obscurité de minuit, comme au jour du Vendredi Saint?*

GERTRUDE: *Écoute-moi!*

SYLVESTER: *La populace, ce petit sansonnet, ce miroir déformant de la rumeur à qui tu jettes la braise, tel un insecte s'en saisit et porte par jeu le feu sur les toits du voisin.*

GERTRUDE: *Jeter à la populace? O mon époux, la chose était si claire aux yeux de tous, qu'avant même qu'on ait pu la cacher, chacun avait déjà saisi la vérité! »*

Nous allons voir que c'est aussi par les sœurs que les familles sont parentes, bien qu'elles portent toutes deux le nom de Schroffenstein. Il n'y a pas beaucoup d'indications propos des liens de parenté, de la généalogie

« SYLVESTER: *Que dirais-tu si ta sœur, chez qui tu es allée bien vite il y a dix-huit ans pour l'assister dans son premier accouchement, si cette sœur, dis-je, voyant son fils mort-né t'avait accusée d'avoir - tu me comprends - clandestinement, à la dérobée, pendant que tu le tenais dans tes bras et que tu l'embrassais, d'avoir bouché la bouche et broyé le cerveau*

GERTRUDE: *O Dieu, Dieu, je ne veux plus rien dire, ni accuser personne, je veux endurer la douleur, pourvu qu'ils nous laissent notre unique et dernier enfant! »*

Donc, voilà des gens qui croient et d'autres qui sont incrédules. Mais l'incrédulité et le doute, c'est aussi de la croyance. Il n'y a de toutes façons aucune vérité possible, aucun savoir sûr en ce qui concerne la mort des enfants. C'est bien pour cela que Kleist a choisi ce thème. Il frappe tout de suite très fort. Arrive le messager qui veut absolument déclarer la guerre à Sylvester. Ce messager était chargé de dire la chose la plus violemment possible. Mais Sylvester ne veut absolument ni entendre ni croire ce que lui annonce le messager, qui pourtant s'exprime on ne peut plus clairement, dans les termes mêmes de Rupert:

ALDÖBERN: *Mon Seigneur, le comte Rupert Schroffenstein, m'envoie te dire qu'il résilie la paix, à cause du meurtre accompli sur la personne de son fils Pierre.*

SYLVESTER: *Un meurtre?*

ALDÖBERN: *Un meurtre. Mais il pense que je ne dois pas parler froidement de simple querelle et de litige et de lutte et de guerre ni d'incendier, Briller, dévaster, ravager. Je préfère donc utiliser ses propres mots qui sont: il a décidé d'ériger à la place de ton château, un gibet. Il a soif de ton sang et du sang de ton enfant, et du sang de ton enfant, a-t-il répété.*

SYLVESTER: *Voilà tout? Maintenant assieds-toi, cher ami. Tu n'es pas de Rossitz n'est-ce pas? Allons, assieds-toi. Quel est ton nom déjà ? Assieds-toi, assieds-toi! Dis-moi, je l'ai*

oublié, d'où viens-tu?

ALDÖBERN: De par ma naissance? Seigneur, d' Oppenheim. Pourquoi cette question? [...]

SYLVESTER: Oui, par le bourreau, que crois-tu? Si quelqu'un a commis une injustice, un outrage ou quoi que ce soit d'autre à ton égard, dis-le moi, dis-le moi, nous allons te venger.

ALDÖBERN: As-tu perdu le sens ou n'est-ce que feinte?

SYLVESTER: Dis-moi mon fils, qui est ton maître ? Apparemment il est... enfin, tu sais déjà à quoi je pense. »

Il veut revenir avec lui à Rossitz pour apprendre de la bouche même de Rupert cette nouvelle.

« SYLVESTER: Nous cheminerons ensemble.

GERTRUDE: Pour l'amour de Dieu, tu te mets de toi-même à la merci de tes ennemis.

SYLVESTER: Ne dis plus rien.

ALDÖBERN: Tu te trompes si tu crois qu'à Rossitz ils vont te recevoir avec ménagement.

SYLVESTER: Ça ne fait rien, ça ne fait rien ; je me présent erai seul. Un homme seul entre libre chez ses ennemis.

ALDÖBERN: Le plus doux qui puisse t'arriver, c'est qu'on t'enchaîne au mur d'un cachot.

SYLVESTER: Chose vaine! Je me procurerai la lumière même s'il faut la chercher en enfer.

ALDÖBERN: Une malédiction pèse sur toi. Il n'y a personne à Rossitz pour qui ta vie serait sacrée.

SYLVESTER: Tu ne m'effraies pas. La leur est pour moi sacrée. Et je risque la mienne avec joie et courage. Maintenant, partons! »

Jéronimus entre:

«JÉRONIMUS: Où allez-vous?

SYLVESTER: C'est bien d'être venu. Je te prie de rester auprès des femmes jusqu'à mon retour.

JÉRONIMUS: Où veux-tu aller? SYLVESTER: A Rossitz!

JÉRONIMUS: Te livres-tu toi-même comme un pécheur converti? SYLVESTER: Pourquoi cette question?

JÉRONIMUS: Va, une vie mauvaise ne vaut pas la peine d'être prolongée. Va et pose par soumission chrétienne ta tête coupable sur le billot. SYLVESTER: Crois-tu que si j'étais coupable je refuserais ma tête au droit de la vengeance?

JÉRONIMUS: O bonimenteur de la nature humaine! Penses-tu que je prendrai pour vrai ton cœur faussaire et l'achèterai de confiance une seconde fois? Suis-je donc un membre aveugle du peuple, que tu veuilles me mystifier avec tes clameurs et me mystifier encore? Mais tu ne vaux pas même le souffle que me cote cette seule parole: crapule ! Je veux t'éviter, c'est là le mieux. Car ici, près de toi, ça pue comme puent les assassins.»

Sylvester s'évanouit.

Le rideau tombe.

Je vous ai un peu mis au cour de cette intrigue. Les choses qui vont se passer sont terribles. Pendant l'évanouissement de Sylvestre, Aldöbern sort et est lapidé par la foule. On tue donc le messenger... Nous poursuivrons cette histoire la prochaine fois.

Vous voyez comment on est passé des lettres, du praticable épistolaire au praticable théâtral, et comment la faillite du savoir, la perte de cette religion personnelle a entraîné une

critique radicale et une recherche absolument éperdue d'un fait vrai. Un fait qui ne soit pas un fait de sujet. Et manifestement, dans une situation pareille, il n'y a que des paroles de Sujet qui ne sont pas crues, qui ne sont pas crédibles. Et allez savoir la vérité quand il s'agit de la mort d'un enfant!

Bon, je m'arrête, même si c'est sur un suspens aussi terrible.

Inutile de vous dire que c'est une pièce qui est d'une actualité bouleversante, puisque, pas loin d'ici, c'est exactement ce qui se passe en différents endroits.

L'ami Kleist n'était pas un inconscient, fi avait sans doute entendu ce genre d'histoire, qui avait pu avoir lieu pendant la Révolution française, par exemple. Cette pièce a commencé à être écrite à Paris, en 1801, lorsqu'il est parti avec sa sœur, suite à cette crise, radicale, comme vous savez.

QUESTION: S'agit-il d'une pièce sur la ruine de la croyance ou sur les ravages de la croyance?

J. NASSIF: C'est une pièce sur les ravages de la croyance. Mais il se trouve qu'il n'y a pas moyen, s'agissant de la mort d'un enfant, d'avoir autre chose que des croyances. S'il y avait un savoir sûr et définitif... Mais il s'agit de la mort, donc de ce qui met fin à tout savoir et, en plus, il s'agit de la mort d'un enfant à propos de laquelle on ne peut que se ruer dans les croyances. Comme par hasard, la croyance va servir les intérêts de la religion, du pouvoir de la famille, de l'argent, de l'amour, de toutes les passions... Et c'est ce que KLEIST démontre, sans révolte, très froidement. C'est disséqué avec un certain sang froid!...